

Jean Stengers

Textes édités par
Ginette Kurgan-van Hentenryk,
Éliane Gubin et José Gotovitch

Une guerre pour l'honneur
La Belgique en 14-18

Racine

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2014
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2014, 6852. 14
Dépôt légal : mai 2014
ISBN 978-2-87386-887-1

Imprimé aux Pays-Bas

JEAN STENGERS, HISTORIEN DE LA GRANDE GUERRE

« Historien contemporain capital¹ », Jean Stengers demeure, pour le grand public belge, principalement l'historien du Congo et des institutions contemporaines de la Belgique. La Grande Guerre ne vient pas spontanément à l'esprit quand on évoque sa mémoire et on peut même parler d'une certaine amnésie. Ainsi, bien que ses publications aient été évoquées lors d'un colloque au Musée de l'Armée en 2001², deux bilans historiographiques de la Première Guerre, parus en 2005, font l'impasse sur ses contributions et l'un d'eux conclut même : « La Belgique rate presque complètement le premier envol de l'historiographie européenne sur la Grande Guerre dans les années 80³. »

Un thème mineur ?

Voilà qui contrevient à la réalité. À l'étranger, la réputation de Jean Stengers comme historien de la Grande Guerre est beaucoup plus ferme. Ami de Jean-Jacques Becker*, il est lié « aux débuts et au développement » du groupe de recherche d'abord informel puis institutionnalisé autour de l'Historial de Péronne⁴ et aux études internationales qui ravivent l'intérêt pour la Première Guerre mondiale dans les années 1980-1990.

Si dans l'énorme production de Jean Stengers, qui a exploré pratiquement tous les domaines et toutes les époques de l'histoire, la Grande Guerre ne semble pas occuper, à première vue, de place particulière, à y regarder de plus près on constate qu'elle est intimement liée à un faisceau de questions qu'il s'est posées durant toute sa vie : le rôle de l'opinion publique, la vérité psychologique des individus et

* Pour les noms cités, voir le lexique p. 221 à 225.

des masses (au-delà d'une sèche lecture du document), les hasards de la transmission des informations, les aléas de la conservation des sources, la fiabilité des témoignages... La Grande Guerre est aussi le terme d'une recherche, entamée lors de sa thèse de doctorat et aboutie dans sa dernière œuvre : l'histoire du sentiment national, sa construction puis la lente et inexorable déconstruction qui s'amorce pendant le conflit de 14-18⁵.

Dix-sept contributions de sa plume concernent directement la guerre – auxquelles il faudrait ajouter des préfaces d'ouvrages, des comptes rendus, des chapitres de livres (*L'action du Roi et Histoire du sentiment national*) ou des articles de méthode. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un thème accessoire dans sa pensée, même s'il n'a pas été jusqu'ici mis spécialement en exergue⁶.

L'idée de ce livre est née de ce constat. Il vise à republier des articles, laissés à la marge de sa bibliographie, à en dégager les idées principales, et à leur donner la place qu'ils méritent dans l'immense concert des publications sur 14-18. Dix contributions ont été retenues, six concernent les événements de juillet 1914 et la marche vers une guerre mondiale, deux le rôle du roi Albert, une la sortie de guerre et ses conséquences sur la politique intérieure belge. La dernière soulève un point de méthode qui n'en finit pas de diviser les historiens : le rôle du témoin.

Ces articles s'échelonnent sur près de quarante ans (de 1964 à 2002), ils s'insèrent donc dans une durée qui a connu de profonds changements dans l'étude de la Première Guerre mondiale. Consacrée aux recherches des responsabilités après 1918, masquée un moment par l'attention soutenue portée à la Deuxième Guerre, la littérature sur 14-18 connaît un véritable regain dans les années 1980, participant notamment aux profonds bouleversements qui traversent une discipline historique de plus en plus réceptive aux autres sciences sociales (la « Nouvelle Histoire »). Elle quitte les allées des relations internationales et de l'histoire « vue d'en haut » (militaire, politique, diplomatique) pour suivre les expériences des anonymes, des civils, des combattants, des femmes et des enfants. Elle apparaît bientôt comme la clé d'un xx^e siècle marqué par la violence, le verrou inaugural des massacres de masses qui le caractérisent et dont la compréhension est indispensable pour éclairer une ère de guerres « totales » et de « brutalisation » des populations. Les angles d'approche se démultiplient au point d'aboutir à une « extraordinaire dilatation du champ des perspectives⁷ » et à autant de controverses.

Les commémorations de 1998 et de 2008, loin de faire l'unanimité, rallument les polémiques historiennes. Schématisées à l'extrême (car elles soulèvent des questions extrêmement complexes), elles opposent avec passion les partisans de la « thèse du consentement » des populations et des armées à la guerre à ceux qui donnent la priorité à la contrainte, elle divise ceux qui postulent la force du sentiment national à ceux qui brandissent le poids de la propagande, ceux qui convoquent les efforts pacifistes, longtemps minorés, pour les confronter aux volontés bellicistes. Le regard se fragmente, y compris dans la politique mémorielle : c'est le temps des premières réhabilitations des « mutins », en France, en Angleterre, en Italie, et tout un pan de la littérature, fondée sur des récits de témoins, accrédite la victimisation des combattants, après des années d'héroïsation. De manière imprévue, le vieux contentieux autour de l'ouvrage de Jean Norton Cru sur la question du témoin et du témoignage (1929 et 1930) refait surface.

Le centenaire marque un retour à plus de sérénité. Le temps du syncrétisme semble venu : des encyclopédies visent à une « histoire globale » de la Grande Guerre, une histoire internationale mais aussi transnationale, qui exige de mobiliser tous les apports. « Une guerre globale appelle une histoire globale pour mettre en relief sa conduite, sa nature et ses répercussions multiples⁸. » La littérature est d'ailleurs devenue tellement pléthorique « qu'aucun historien (pas même un être imaginaire maîtrisant toutes les langues nécessaires) ne peut espérer la lire au cours de sa vie⁹ ». Si les études cernent de mieux en mieux les causes du conflit et ce qui a permis aux puissances de continuer la lutte – alors que tous les pronostics tablaient sur une guerre nécessairement courte, en raison des logistiques énormes à mettre en œuvre pour soutenir les armées nationales –, si l'on a souligné à l'envi combien le progrès scientifique « si fièrement vanté lors de l'Exposition universelle de 1900, avait permis à l'Europe de perfectionner les moyens de mobiliser toutes ses ressources pour s'auto-détruire¹⁰ », si l'on perçoit comment les empires autoritaires anciens se sont effondrés en 1918, comment la nouvelle configuration géopolitique de la planète a été durablement ébranlée par ce conflit et pourquoi l'Europe cessa d'être au centre du monde, une question demeure ouverte : la ténacité des civils et l'endurance des combattants engagés pendant quatre ans dans cette guerre « totale ».

Reprendre et réassortir toutes les pièces du puzzle, confronter l'ensemble des acquis et des interprétations accumulés au cours

d'un siècle, solliciter toutes les sources – diplomatiques, politiques, économiques, militaires, sociales, culturelles, personnelles – celles privilégiées naguère et celles en vogue aujourd'hui : il convient de «les solliciter toutes, pour restituer l'année 1914 dans un esprit de synthèse, au plus près de la façon dont elle a été vécue par les contemporains¹¹».

Dans cet éventail des connaissances en permanente extension, où situer l'œuvre de Jean Stengers ? Tentons une modeste généalogie de ses articles pour y voir plus clair.

Du rôle des commémorations

Si le souci de rendre hommage à ses articles sur la Grande Guerre s'est imposé maintenant, c'est, on ne saurait le nier, en raison du centenaire et de la fascination que 14-18 ne cesse d'exercer, non seulement chez les historiens mais aussi dans le grand public. Alors que de nombreux conflits, «... interposés entre nous et la Grande Guerre, à commencer par la Seconde Guerre [...] auraient pu jouer dans le sens d'une lente abrasion du souvenir de l'immense expérience collective de 1914-1918 [...], c'est le processus inverse qui s'est produit¹²».

Pourtant une question initiale s'impose : l'historien professionnel peut-il (doit-il ?) intervenir dans cet engouement manifeste, dans cette demande effrénée d'histoire(s) et de mémoire qui n'est pas sans inquiéter certains ? La déferlante d'ouvrages qui s'annonce de 2014 à 2018 ne risque-t-elle pas d'être contre-productive ? De lasser au lieu d'intéresser ? Et est-elle utile pour l'histoire ? Certains intellectuels manifestent leur scepticisme («les anniversaires sont rarement synonymes de renouvellement historiographique» [Bruno Cabanes] ; «la commémoration est un combustible pour la mémoire, pas pour l'Histoire» [Pierre Assouline])¹³.

Quelle attitude adopter ? Participer ou s'abstenir ? Faire intervenir les historiens de métier sur la scène des médias ou leur conseiller de rester à l'écart de ce qui risque de déborder sur le spectaculaire ? Sans faire de la psychologie à bon marché ni de l'histoire «*what if...*» chère aux Anglo-Saxons, il est certain que Jean Stengers aurait opté pour l'intervention. Tout d'abord parce qu'il était un communicateur-né, ne rechangeant jamais devant les débats audiovisuels. Son intérêt pour toutes les nouvelles formes de communication historique l'a amené à participer à de nombreux débats, conférences,

émissions audiovisuelles sur des thèmes extrêmement divers. Il n'a jamais ménagé sa peine de vulgarisateur, il aimait répondre à la demande d'histoire d'un large public. Aujourd'hui cette demande est incontestable pour 1914-1918.

Ses réflexions en 1964-1965, lors du cinquantenaire de la Grande Guerre, nous livrent des clés supplémentaires, et notamment sa conférence, reproduite dans ce volume, sur « Juillet 1914 ». Jean Stengers y déplore l'abstention manifeste des historiens professionnels en France et en Belgique francophone : le champ, dit-il, fut largement laissé, avec des bonheurs divers, aux seuls médias. Il regrette que l'événement n'ait pas été de ceux « qui suscitent un nouveau travail de recherche historique sensationnel¹⁴ ». Il est là sur la même longueur d'onde que l'historienne française Annie Kriegel qui constate, elle aussi, qu'« aucune grande œuvre sérieuse, individuelle ou collective, interdisciplinaire ou à dominante historique, sociologique, psychologique, économique, n'est venue approfondir ou remettre en cause des concepts globalement aussi pauvres que ceux de la "fatalité" ou de "l'absurdité" de la Première Guerre mondiale¹⁵ ».

Ce n'était, ni chez l'une ni chez l'autre, un rejet de principe à l'égard des émissions historiques audiovisuelles, qui faisaient d'ailleurs à ce moment une percée remarquable par la communauté historique (mais aussi parfois critique)¹⁶. En Belgique, Jean Stengers est convié à des émissions de télévision¹⁷, notamment pour la série *14-18, journal de la Grande Guerre* réalisé par le service Enquêtes et Reportages de la RTB. Mettant en scène des témoignages d'anciens combattants, des documents d'archives, des interviews, les 123 épisodes seront diffusés du 3 août 1964 au 23 décembre 1968. Quand en 1967, une table ronde, *Télévision et Histoire*, associe journalistes et historiens, tire les conclusions de l'expérience et dresse l'inventaire des difficultés pour concilier vérité historique et exigence du spectacle, Jean Stengers y participe tout naturellement. L'initiative donne naissance à une véritable école historique télévisée, avec des hommes comme Henri Mordant, Jacques Cogniaux ou Philippe Dasnoy. Des historiens professionnels, Jean Stengers, Georges Goriély et Henri Bernard (entre autres) deviendront de véritables vedettes de l'histoire télévisée.

En France, la projection du film *La Grande Guerre. 1914-1918. Der erste Weltkrieg*, de Marc Ferro (en collaboration avec Pierre Renouvin) et de Solange Peter, inséré dans une fresque européenne *Trente ans d'histoire*, avait suscité de nombreuses réactions. De son côté, la

**ULTIMES TENTATIVES
POUR SAUVER LA PAIX**

Mercredi 29 juillet 1914: le Bureau socialiste international se réunit à Bruxelles pour débattre de l'attitude à adopter face à la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie. Émile Vandervelde assure la présidence, Camille Huysmans le secrétariat. À l'issue de cette réunion, un grand meeting est organisé en faveur de la paix au Cirque royal. Tous les orateurs affirment leur volonté de s'opposer à la guerre. Le discours de Jean Jaurès soulève l'enthousiasme. Personne, à ce moment, ne se doute que la guerre est déjà inexorablement en marche. Jaurès lui-même, quand il quitte Bruxelles, espère encore dans la solidarité internationale des travailleurs pour enrayer le conflit.

Vendredi 31 juillet 1914: Paris vit sa dernière journée de paix. L'après-midi, Jean Jaurès, angoissé par la menace de la mobilisation allemande en réponse à la mobilisation russe, lance toutes ses forces dans d'ultimes démarches pour éviter le désastre. Il presse les dirigeants français de retenir leur allié russe, de tout faire pour que la médiation proposée par l'Angleterre soit acceptée.

Vers 21 heures, l'annonce brutale de l'assassinat de Jaurès (« la première victime de la Grande Guerre ») provoque la stupeur et d'immenses manifestations de rue. Mais loin d'entraîner les débordements redoutés, la mort de Jaurès « s'effaçait devant l'ampleur et la précipitation des événements » (J.-J. BECKER): le 4 août, ses obsèques scellent l'Union sacrée et l'abandon d'une lutte prolétarienne contre la guerre. Le même jour, la Belgique est envahie et l'Allemagne déclare la guerre à la France.*

* J.-J. BECKER, 1914, *Comment les Français sont entrés en guerre*, Paris, 1977.

LE DERNIER DISCOURS DE JAURÈS*

C'est à Bruxelles qu'il parla pour la dernière fois. Une foule énorme, comme on en avait rarement vu pour une manifestation politique, était accourue au Cirque royal, le 29 juillet 1914, à la grande réunion populaire organisée « contre la guerre ». La convocation, lancée par le Conseil général du Parti ouvrier belge, portait : « La population bruxelloise est invitée à manifester sa réprobation contre l'abominable attentat à la civilisation et à l'humanité que serait la guerre austro-serbe, susceptible d'entraîner dans un abîme de crimes, de douleurs et de misères tous les peuples de l'Europe³⁵. » La foule avait répondu à cet appel, mais parmi les milliers d'hommes et de femmes qui se pressaient au Cirque royal, beaucoup étaient moins animés par leurs sentiments pacifistes que par leur désir d'entendre, d'acclamer Jaurès. Tous les orateurs de l'Internationale, qui participaient à Bruxelles à la réunion du Bureau socialiste international, étaient annoncés au programme et devaient défilé à la tribune. Mais on venait avant tout pour écouter Jaurès : « C'est lui, note un journaliste qui fait recette ce soir³⁶. »

Salle comble, électrisée. Les quatre galeries en étage du Cirque bourrées de monde, jusque dans les couloirs. Le parterre du rez-de-chaussée lui aussi comble – car le Cirque, à cette époque, servait à des représentations cinématographiques (le clou de la saison cinématographique 1913-1914, nous dit-on, avait été *Antoine et Cléopâtre*) et la piste avait été aménagée en parterre³⁷. Les orateurs, les personnalités officielles, les drapeaux et même les journalistes étaient groupés dans la loge de l'orchestre. Une photo – l'unique

* J. STENGERS, « Le dernier discours de Jaurès », Communication présentée à Toulouse au Colloque « Jaurès et la Nation », 23-24 mai 1964, publiée conjointement dans les *Actes du colloque*, Toulouse-le Mirail, 1965, p. 89-106 et dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, février-avril 1965, 3.

photo³⁸, je pense, qui reste de cette manifestation – et qui n’est malheureusement pas très bonne, nous montre cette loge d’orchestre, avec les orateurs au premier rang. Jaurès parle.

Son discours fut le dernier de la soirée. Avant cela l’assistance avait écouté avec plaisir ou avec patience une brochette de socialistes de divers pays. Elle applaudissait même lorsqu’elle ne comprenait pas. Elle avait applaudi Haase, par exemple, qui parlait en allemand, mais dont les propos avaient heureusement été résumés en français par Camille Huysmans, secrétaire du Bureau socialiste international. Quand Jaurès se leva, ce fut une ovation délirante. Jaurès, venant directement de la réunion du BSI – avec un crochet, il est vrai par le restaurant de la Maison du Peuple où il avait repris des forces³⁹ – n’avait eu le temps de jeter sur le papier, pour s’aider, que quelques mots à peine. Quelques mots griffonnés à la hâte, que l’on a retrouvés et publiés le jour de sa mort : « De jour en jour, les impressions varient. Soumettre les nerfs et les cerveaux. Horrible, mais c’est l’absurdité, l’Autriche a “abordé” (? , lecture douteuse) les responsabilités. L’Allemagne impériale. Le cheval d’Attila⁴⁰. » C’est tout. C’est à la fois la preuve que Jaurès avait médité son propos – car on retrouve là, dans l’ordre, les idées majeures qu’il allait développer, du moins dans la première partie de son discours – et la preuve aussi que son éloquence, pour s’élever aussi haut qu’elle le fit, n’avait besoin que de peu de points d’appui.

Tous ceux qui ont écouté le discours de Bruxelles du 29 juillet, tous ceux qui ont participé à l’émotion et à l’admiration de la foule, ont eu le sentiment qu’ils vivaient une grande heure. Et cependant le souvenir de cette grande heure n’a pas été bien conservé. Le discours de Bruxelles a eu, si l’on veut bien admettre cette expression, des malheurs posthumes.

Tout d’abord, il n’a pas été sténographié. Il faut donc, pour le reconstituer, recourir aux comptes rendus de la presse. Mais on ne l’a fait jusqu’ici que fort mal. M. Bonnafous, dans son édition des *Œuvres de Jean Jaurès*, a déclaré qu’il reproduisait le compte rendu qui lui paraissait le meilleur et qui était, disait-il, celui du journal socialiste *Le Peuple*⁴¹. Après quoi M. Bonnafous reproduit, non pas le compte rendu du *Peuple*, mais celui du journal *Le Soir*⁴². M. Tétard, dans ses *Essais sur Jean Jaurès*, a eu le mérite de recourir au compte rendu de *L’Humanité* mais s’imaginant trouver dans l’édition de Bonnafous le compte rendu du *Peuple* – alors qu’il s’agit, nous venons de le dire, de celui du *Soir* – il a imaginé aussi que le compte rendu de

L'Humanité était plus complet que celui du *Peuple*, ce qui est tout juste le contraire de la réalité⁴³. N'insistons pas sur ces tâtonnements. Ce qu'il importe de souligner, c'est que les éditions du discours dont on a disposé jusqu'ici – celle de M. Bonnafous et celle de M. Tétard – sans être du tout infidèles quant au sens, omettent cependant – et l'infidélité, ici, est une infidélité à l'art oratoire – les images peut-être les plus frappantes par lesquelles Jaurès avait empoigné son auditoire. « La parole de M. Jaurès, écrivait un commentateur, est douce comme un chant. Ce chant se développe lentement, régulièrement, noblement et puis tout à coup, il semble qu'une sorte de délire sacré s'empare de l'orateur, et les images, les formules saisissantes surgissent qui font rire ou pleurer⁴⁴. » Ce sont deux ou trois de ces temps forts du discours que les éditions, jusqu'à présent, ont omis – et notamment celui-ci qui saisit les auditeurs à la gorge, et qui montre que Jaurès, s'il conservait l'espoir que la paix pourrait être sauvée, était en ce soir du 29 juillet, profondément angoissé. « Il me semble, disait-il en évoquant le péril de la guerre, il me semble, lorsque je vois passer dans nos cités des couples heureux, il me semble voir à côté de l'homme dont le cœur bat, à côté de la femme animée d'un grand amour maternel, la Mort marcher, prête à devenir visible! »

La phrase sur le cheval d'Attila qui, aux dires d'un témoin, « souleva tout ensemble des acclamations et des rires » et que Jaurès lança « de profil, la tête renversée, frappant le plancher à petits coups, (en) martelant son débit⁴⁵ » a, elle aussi, souffert dans les éditions et a été estropiée.

Nous avons essayé, en rassemblant tous les comptes rendus de la presse bruxelloise, de donner une version aussi complète que possible du discours du 29 juillet. Il faut parfois choisir, cependant, entre des textes divergents et le choix reste largement subjectif.

Un second malheur du discours de Bruxelles – ceci étant dit bien entendu, du point de vue de l'historien – vient du fait qu'il a inspiré un romancier. Un très grand romancier, puisqu'il s'agit de Roger Martin du Gard, dans un chapitre célèbre des *Thibault* (*L'Été 1914*). Martin du Gard, pour décrire le meeting du Cirque, pour décrire aussi la manifestation de rue qui a suivi, s'est certainement documenté avec soin : il a toujours conservé, on le sait, des habitudes d'esprit du chartiste – du chartiste qu'il était effectivement – et il avait des dossiers bien en ordre⁴⁶. Mais dans son dossier du 29 juillet 1914 s'est glissée certainement une mauvaise pièce, un mauvais document. Martin du Gard fait de la manifestation dans les rues de

Bruxelles, après le meeting du Cirque, une grande manifestation prolétarienne. Aux ouvriers de Bruxelles se sont joints ceux de la province. « De partout, d'Anvers, de Gand, de Liège, de Namur, de tous les centres miniers, il était venu des militants pour se joindre aux socialistes bruxellois. » Cette masse prolétarienne déborde la police qui, « impuissante », doit se borner à protéger le Palais royal et les ministères. Le flot populaire déferle aux cris de « À bas la guerre ! » et « Vive la Sociale !⁴⁷ ».

Ce tableau est tout à fait faux. La manifestation de la soirée du 29 juillet fut une manifestation calme et ordonnée qui suivit sagement, sans aucun incident, l'itinéraire préalablement convenu entre les organisateurs et le bourgmestre de Bruxelles⁴⁸. La dislocation eut lieu à la Grand-Place, au centre de Bruxelles, peu avant minuit, et l'on se demande ce qu'auraient fait à ce moment-là les malheureux ouvriers de province, s'il s'en était trouvé, pour regagner leurs foyers. En réalité, il n'y avait là que des Bruxellois, mais des Bruxellois de toutes les classes de la population. Aux drapeaux rouges des socialistes se mêlaient des drapeaux bleus d'organisations libérales. On chantait l'*Internationale*, mais le seul cri qui retentissait était celui de « À bas la guerre !⁴⁹ ».

L'erreur de Martin du Gard risque de rejaillir sur l'image que l'on se fait du meeting du Cirque. Ce ne fut pas un meeting prolétarien. Des bourgeois étaient là, mêlés aux ouvriers, aux employés, aux artisans. Gens de toute classe et de tout âge, notent les comptes rendus. Des chapeaux voisinant avec les casquettes – ce qui est le détail vestimentaire le plus révélateur⁵⁰. Des bourgeois en chapeau, libéraux bien sûr, sont venus acclamer Jaurès tout comme les ouvriers.

Le dernier contact de Jaurès avec la foule bruxelloise nous révèle donc deux choses : d'abord l'extraordinaire popularité que Jaurès avait acquise en Belgique, et le fait ensuite que cette popularité débordait largement les milieux socialistes, que dans une partie certainement considérable de la bourgeoisie libérale, Jaurès était aussi admiré et aimé. Aimé : insistons sur ce verbe. Il y eut des cœurs, en Belgique, qui ont battu pour Jaurès, tout comme des cœurs français. *L'Indépendance belge* le notait le 2 août 1914, au lendemain de l'assassinat. Lorsque la nouvelle de l'assassinat se confirma, écrivait-elle, il y eut à Bruxelles une émotion « vive et profonde ». On vit des hommes forts ayant soudain les paupières gonflées de larmes. Bruxelles, toutes proportions gardées, réagissait un peu à la manière de Paris.

Que Jaurès ait été une personnalité fort connue en Belgique, nul ne pourrait évidemment s'en étonner. Toute l'atmosphère de la Belgique d'avant 1914 – de la Belgique de langue française du moins – devait y contribuer. Le public belge suivait de près, et souvent avec passion, la vie politique française, les journaux français avaient en Belgique un débit considérable – on estime qu'en 1914 *Le Journal* avait une vente en Belgique équivalente à celle des feuilles bruxelloises les plus importantes⁵¹ – et la presse belge elle-même, grâce à ses correspondants parisiens, fournissait à ses lecteurs une abondante pâture en matière de politique française. Pour ne citer qu'un exemple, tout Belge s'intéressant à la politique avait pu suivre en détail dans ses journaux les péripéties du grand duel Clemenceau-Jaurès.

Chaque journal, cela va de soi – nous ne le notons qu'en passant car notre ambition n'est pas de faire une étude de presse –, sert à ses lecteurs un Jaurès assaisonné de commentaires correspondant à ses tendances. *Le Patriote*, journal catholique de combat, reproduit, sous la plume de son correspondant parisien, les attaques classiques des feuilles françaises de droite⁵². Un autre journal catholique, *Le XX^e siècle*, ne manque pas la comparaison avec M. Homais⁵³. Dans les feuilles bruxelloises francophiles – telle *L'Indépendance belge* que les mauvaises langues baptisaient la *Dépendance française*⁵⁴ – il arrive assez souvent que l'on juge Jaurès du point de vue du patriotisme français orthodoxe et que l'on blâme ses « idées antipatriotiques⁵⁵ ». Maurice Cartuyvels, Belge d'origine très parisianisé sous le nom de Maurice de Waleffe, et auteur à Paris du type d'articles qui ont armé le bras de Villain⁵⁶ mande à *La Dernière Heure*, en 1913, que « le réveil d'esprit patriotique que déchaîne en France la menace de nouveaux armements allemands » enlève toute chance aux socialistes et à leurs idées antimilitaristes. « M. Jean Jaurès, qui est leur Gambetta, tout au moins par le ventre et la voix, sinon par le cerveau » est impuissant à réagir. « La France de 1913 est ardemment, follement patriote », et elle ne veut plus « des théories de M. Jaurès⁵⁷. »

Simple échantillon que ces quelques textes. Du côté socialiste, la presse a évidemment des raisons particulières d'évoquer fréquemment et avec éloge le nom et la personnalité de Jaurès. *Le Peuple* publie ou reproduit parfois certains de ses articles⁵⁸. On trouve certains de ses discours reproduits aussi dans les brochures de propagande socialistes⁵⁹.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Jean Stengers, historien de la Grande Guerre | I |
| Un thème mineur ? | I |
| Du rôle des commémorations | IV |
| La focale sur les opinions publiques et le « retour des acteurs » | VII |
| ULTIMES TENTATIVES POUR SAUVER LA PAIX | 3 |
| Le dernier discours de Jaurès | 5 |
| LA MARCHÉ VERS UNE GUERRE MONDIALE | 23 |
| Juillet 1914, quelques réflexions | 25 |
| 1914, la sûreté du chiffre et le déclenchement de la Première Guerre mondiale | 47 |
| Les Russes | 48 |
| Maurice Paléologue | 53 |
| Au Quai d'Orsay 31 juillet-1 ^{er} août 1914 | 58 |
| <i>Le Livre jaune</i> | 61 |
| 1914, la Russie et la presse belge | 67 |
| LA BELGIQUE ENTRAÎNÉE DANS LA GUERRE | 79 |
| Août 1914, le « non » de la Belgique à l'ultimatum allemand | 81 |
| L'entrée en guerre de la Belgique | 97 |
| Un petit pays paisible, dépourvu d'esprit guerrier | 97 |
| Une armée qui n'impressionne guère | 99 |
| Après Sarajevo : une crise qui se déroule assez loin | 101 |
| Le « non » à l'ultimatum allemand | 103 |

| | |
|---|------------|
| L'appel aux armes | 105 |
| La gloire | 107 |
| La souffrance | 109 |
| Grossissements et propagande | 111 |
| L'admiration | 113 |
| L'esprit de résistance | 115 |
| LE ROI ALBERT, SON RÔLE ET SES CONTACTS | 119 |
| La guerre est-elle inévitable ? | |
| Guillaume II et le roi Albert à Potsdam en novembre 1913 | 121 |
| Le roi Albert en 1916 | |
| La conduite de la guerre et le sondage pour la paix | 139 |
| LA SORTIE DE GUERRE | 153 |
| Belgique et Russie, 1917-1924 | |
| Gouvernement et opinion publique | 155 |
| QU'EST-CE QU'UN TÉMOIN ? | 183 |
| Guerre et témoins | |
| Une lecture parallèle d'André Gide et de Jean Norton Cru | 185 |
| Notes | 193 |
| Publications de Jean Stengers relatives à 14-18 | 219 |
| Brève identification des personnes citées | 221 |